

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 39

Artikel: Chronique
Autor: H.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mide et audacieux, mais dont les mœurs, en dépit des différences de climats, de races et d'habitudes, offrent des analogies frappantes. La demoiselle est fière, mobile, curieuse, enthousiaste, impressionnable; elle est sujette à des sympathies ou à des antipathies subites et non raisonnées; elle s'éprend tout à coup d'une foule de petites passions, mouvements instinctifs d'un cœur qui cherche à s'attacher, fleurs d'un jour qui meurent presque aussitôt qu'elles sont écloses. La demoiselle est naturellement dissimulée: elle a toujours en réserve bon nombre de petits stratagèmes... Voyez cette jeune fille à l'œil voilé, au maintien timide et réservé... Durant votre visite, elle ne lèvera pas une seule fois les yeux, elle paraîtra tout absorbée dans son ouvrage: vous jureriez qu'elle est sourde et muette. Eh bien, vous n'avez pas franchi le seuil de la porte que vous êtes analysé, distillé, disséqué... Les réflexions sur votre personne, votre visage, vos manières, pleuvent comme grêle: c'est un déluge d'observations, c'est une inondation de remarques fines, malignes... Enfin, vous êtes soumis, on peut le dire, à une véritable autopsie morale. Examinons maintenant la demoiselle en société.

L'un des traits caractéristiques des réunions de demoiselles, c'est qu'on n'y marche, ne sort, ne rentre, ne court, ne s'arrête que *collectivement*. Tous ces divers mouvements s'exécutent avec un ensemble, une précision qui feraient honneur à une compagnie de grenadiers. Nous ne mentionnerons pas la funeste et étrange manie qu'ont les demoiselles de s'entre-embrasser devant le monde.... Ce fait est si connu qu'il est superflu d'en parler. Il n'est personne aussi qui n'ait observé la différence qui existe entre une assemblée de jeunes personnes à huis-clos et celle où se trouve quelque homme. Si elles sont seules, vous les voyez simples et naturelles. Entre-t-il un homme? Aussitôt vous remarquez des mines, des attitudes étudiées, des inflexions particulières. Celle-ci se donne un air rêveur; celle-là sourit; cette autre allonge le pied. Mais malheur! trois fois malheur à vous, si vous avez l'imprudence de vous hasarder dans un cercle de demoiselles qui se connaissent!... Vous surprendrez des mots inconnus, des rires étouffés, des signes inexplicables; vous entendrez, sans le comprendre, bruire à votre oreille un langage métaphysique, fantastique, télégraphique, cabalistique, hiéroglyphique!!!

On a souvent comparé les femmes aux papillons. Nous voulons parler de la transformation. En effet, il existe deux époques bien distinctes pour les demoiselles. La première est l'ère des leçons de piano, des extraits d'histoire: cela dure de 16 à 18 ou 19 ans. Coiffure à la chinoise ou en bandeau; tournure naissante, encore un peu *manche à balai*, toilette simple, visage enfantin. Cela pense rarement, et ne rêve qu'à des bagatelles. Mais à peine l'autre époque a-t-elle sonné, que le papillon brise son enveloppe... C'est alors seulement qu'elle est véritablement *demoiselle*. — Son

cœur devient un abîme, sa pensée un mystère, sa tête un volcan. Si son éducation a été solide, un bon mariage sera son idée fixe. Mais si son éducation fut légère, excitante, si son imagination fut enflammée par la culture des arts et de la poésie, oh! alors, ce seront des rêveries sans fin, des dégoûts de la vie; elle se fera en dehors de la société une existence tout idéale, sans parler d'une prodigieuse consommation de pélerines, de robes, d'empois et de crinolines. C'est alors qu'elle adopte les brillants et les coiffures artistement édifiées. Toutes ses actions sont calculées. Si elle se lève, c'est pour faire admirer sa taille; si elle sourit, c'est pour montrer ses dents. Brode-t-elle? c'est qu'elle espère faire remarquer la blancheur de sa main. Les arts ne sont plus pour elle un charme personnel, c'est une coquetterie. Le travail n'est plus une occupation, c'est seulement un moyen de plaire.

Toute demoiselle à qui plusieurs hommes semblent plaire, et qui déploie avec eux une coquetterie innocente et générale, celle-là a le cœur libre. Mais vient-elle à voir des défauts dans tous les hommes de sa société, trouve-t-elle l'un ennuyeux, l'autre prétentieux, celui-ci gauche, celui-là laid, soyez bien assurés, infortunés parents, qu'il en existe un dont la personne offre un modèle de perfection.

Si vous savez dans vos connaissances quelqu'un dont on parle toujours, ou dont on ne parle jamais, méfiez-vous de celui-là. Mais, de tous les symptômes, le plus alarmant est sans contredit toute espèce de révolution survenue dans le caractère de la demoiselle. Celle qui était vive paraît composée; celle-ci aimait le dessin, voilà que tout à coup elle se prend d'une insurmontable passion pour la musique. N'en doutez plus alors; il y a une influence étrangère, une sorte de magnétisme qui agit à distance; car la femme est une glace brillante, qui reflète fidèlement l'objet aimé.

Avis aux pères et aux mères.

Chronique.

Nous échappons à peine aux grandes chaleurs des canicules, que quelques jours frais et humides et le départ précoce des hirondelles viennent nous parler de l'automne qui, dit-on, s'avance à grands pas. Qu'il soit le bien-venu cet automne, puisqu'il doit nous apporter le meilleur vin du siècle; il vaudra le 1811, celui de la fameuse comète, c'est possible, sinon probable, mais ce que nous désirons encore plus vivement, c'est que le prix n'en soit pas plus élevé. Malheureusement, ces désespérants vigneron ont toujours des seilles d'eau froide à jeter sur le foyer de nos espérances. — Bon marché! le vin de cette année! Y pensez-vous, disent-ils, ... et la maladie, ... et le peu qu'on fera, avec ça qu'on a tout ramassé dans les caves... Bon marché, n'y comptez pas. — Du reste, il ne faut pas s'étonner de payer le vin cher, puisque l'eau même, ce liquide vertueux et bienfaisant, se vend au

verre sur le Righi (pas confondre avec le Righi vaudois). — O sainte hospitalité suisse ! quels accrocs tu reçois cette année : on mitraille les touristes à coups de carabine, et on leur vend le cristal de tes fontaines. Jusqu'à présent, la chose se pratiquait autrement, c'est-à-dire que les maîtres d'hôtel vendaient bien un peu d'eau, mais d'une manière détournée ; les uns en mettaient dans leur vin et les autres du vin dans leur eau. Mais à quoi bon se donner cette peine, puisqu'on peut la vendre toute pure.

Ce malheureux Balet ! commettre un crime aussi atroce, quand il lui était si facile d'écorcher, non pas un, mais mille voyageurs impunément.

Avant de quitter la question de l'eau et du vin, il est un fait à constater à l'honneur du *Dézaley*, qui a joui trop longtemps d'une perfide réputation ; ce fameux casse-tête, dont il faut se garder de boire le matin surtout, a été amplement dégusté lors de la réception des officiers au Casino. Ces messieurs s'en sont fort bien trouvés. Il est vrai qu'ils ne pouvaient débiter plus modestement avant de s'attaquer aux vins du Valais. A propos du cortège des officiers, il était superbe ; nous avons remarqué entre autres des sous-lieutenants magnifiques et que de loin on pouvait prendre pour des colonels fédéraux.

Encore un incendie à Romont ! C'est une fatalité ; le démon du feu semble s'être déchaîné sur notre Suisse. Une chose nous console cependant, c'est que pour le combattre, nous avons l'ange de la charité qui se plaît aussi parmi nous.

H. R.

— Sa majesté l'empereur d'Autriche a convoqué par circulaire tous les monarques allemands à un congrès, pour procéder à la réforme politique de l'Allemagne, à la nomination d'un parlement qui formerait Chambre des pairs, tandis que la diète germanique deviendrait Chambre des communes. On dit que les nouvelles institutions et libertés que l'empereur proposera à ce congrès surpassent de beaucoup ce que les libéraux les plus avancés de l'Allemagne eussent jamais osé espérer. Tous les Etats de l'Allemagne, sauf la Prusse, prennent part à ce congrès. La Prusse se trouve isolée, et les patriotes prussiens plus détachés que jamais de leur monarchie. Cette démarche faite par l'Autriche, d'entente avec la France, aura pour effet d'ouvrir les portes de l'Allemagne aux troupes françaises pour marcher en Pologne. La démarche de l'empereur d'Autriche est saluée partout avec enthousiasme en Allemagne.

MM. les examinateurs de nos écoles s'abandonnent (eux aussi, les malheureux) à la manie du calembourg.

— Pourriez-vous me citer un cap, disait l'un d'eux à un pauvre diable d'élève.

L'élève ahuri resta coi.

— Retirez-vous, dit l'examinateur, car vous n'avez pas de cap à citer.

LES TROIS CITRONS.

Il y avait une fois un roi qu'on appelait le Roi des Tours-Vermeilles. Ce prince n'avait qu'un fils qu'il aimait comme la prune de ses yeux. C'était l'unique espoir d'une dynastie près de finir. Marier cet illustre rejeton, lui trouver une princesse noble, riche, belle, c'était toute l'ambition du vieux roi. Chaque soir il s'endormait en pensant à cette union désirée ; chaque nuit il rêvait qu'il était grand-père ; et il embrassait en songe toute une armée de petits garçons qui défilaient devant lui la couronne au front, et le sceptre au poing. Par malheur, au milieu de toutes ces vertus qui ne manquent jamais à un héritier de la couronne, Carlino (c'était le nom du jeune prince) avait ce léger défaut qu'il était plus farouche qu'un poulain sauvage ; au seul nom de femme il secouait la tête et fuyait dans les bois. Quel était le chagrin du roi, il n'est guère besoin de le dire. A voir son trône sans successeur, et sa race à la veille de s'éteindre, il était triste et désolé. Mais rien ne touchait Carlino. Les larmes d'un père, les prières d'un peuple entier, l'intérêt de l'Etat, rien ne pouvait attendrir ce cœur de roche. Etre entêté fut toujours un privilège royal, Carlino savait cela de naissance, il se serait cru déshonoré s'il n'eut rendu des points à un mulet. — Mais souvent il arrive plus de choses en une heure qu'en cent ans. Un matin qu'on était à table et que le prince toujours sermonné par son père, s'occupait, pour toute réponse, à regarder les mouches, il oublia qu'il tenait à la main un couteau ; dans un geste d'impatience il se piqua le doigt. Le sang jaillit, tomba dans une assiette de crème qu'on venait de lui servir et y fit un bizarre mélange de rose et de blanc. Hasard ou punition du ciel, le caprice le plus fou saisit le prince à cette vue. « Sire, dit-il à son père, si je ne trouve pas bientôt une femme aussi rose et aussi blanche que cette crème colorée de mon sang, je suis un homme perdu. Cette nymphe, cette merveille, elle doit exister quelque part ; j'en aime, j'en perds la tête, il me la faut, je la veux. Si vous voulez que je vive, laissez-moi courir le monde pour trouver mon rêve ; autrement dès demain je serai mort de désir et d'ennui. »

Le pauvre roi des Tours-Vermeilles fut tellement ébahi qu'il lui sembla que son palais lui croulait sur la tête ; il pâlit, rougit, balbutia, pleura ; puis enfin retrouvant la parole : « O mon fils s'écria-t-il, bâton de ma vieillesse, vie de mon âme, quelle idée t'es-tu mise dans la tête ? Hier tu me faisais mourir de chagrin en refusant de te marier, aujourd'hui, pour me chasser de ce bas-monde, voilà que tu te coiffes d'une autre chimère. Où veux-tu aller, malheureux ? Pourquoi laisser ta maison, ton foyer, ton berceau ? Sais-tu à quels périls le voyageur s'expose ? Chasse loin de toi ces dangereuses fantaisies ; reste avec moi si tu ne veux pas m'ôter la vie et ruiner du même coup ton royaume et ta maison. »

Toutes ces paroles n'eurent pas plus d'effet qu'une harangue officielle. Carlino n'entendait plus que sa passion. Tout ce qu'on ni disait lui entrait par une oreille et lui sortait par l'autre. Le vieux roi fatigué de prières et de larmes, se décida à laisser partir Carlino. Après lui avoir donné des avis qu'il n'écoula guère, de bons sacs d'écus et deux valets dévoués, il dit adieu à ce fils rebelle ; il le serra contre son sein, et le cœur bien gros, il monta au haut de la grande tour pour suivre longtemps des yeux l'ingrat qui le quittait. Lorsque Carlino disparut à l'horizon, le pauvre roi crut qu'on lui arrachait l'âme ; il se mit à pleurer non comme un enfant, mais comme un père. Larmes d'enfant, c'est la pluie d'été : de grosses gouttes qui ne mouillent guère ; larmes d'un père, c'est la pluie d'automne, elle tombe lentement et ne sèche pas.

(La suite prochainement).

Pour la rédaction : H. RENOU. L. MONNET